



**FATMA ZOHRA GHANEM**

Université de Mostefa Ben Boulaïd de Batna 2, Algérie.  
ORCID iD : 0009-0001-8232-4193  
fatma.ghanem@univ-batna2.dz

## **Panique en littérature :**

La pandémie et ses représentations dans le syndrome de Babel de Serge Braun

### **Résumé**

Abordant la pandémie et ses représentations, notre travail s'inscrit dans la perspective d'une analyse socio-historique, mythocritique et onomastique. Notre corpus de recherche est le Syndrome de Babel de l'écrivain français Serge Braun à travers lequel nous essayerons de démontrer la manifestation du statut-double de la pandémie. En décryptant l'étymologie et l'usage mythique de l'écrivain, nous décortiquerons la progression narrative de la pandémie. Notre étude est aussi accompagnée par les commentaires de l'écrivain que nous avons pris l'initiative de contacter.

**Mots clés :** Pandémie, Mythocritique, onomastique, socio-histoire

### **Introduction**

Apparue en 1666 grâce à l'initiative du médecin anglais Gideon Harvey, la pandémie est un terme emprunté aux deux racines grecques : Pan qui signifie tout et Demos qui signifie population, elle est définie comme étant une épidémie qui représente une propagation étendue d'une maladie touchant une large part de la population, à l'échelle d'une région, d'un pays, d'un continent, voire du monde entier. Que ce soit l'épidémie mentionnée dans L'Iliade, la Peste noire au moyen-âge, la lèpre au XI<sup>ème</sup> siècle ou la grippe espagnole au XX<sup>ème</sup> siècle, la pandémie, en raison de son aspect redoutable et périlleux a pris part dans l'élaboration des représentations autant littéraires que sociales, économiques, médicales, politiques et parfois même culturelles. Suite à la catastrophe démographique résultant de la Covid-19 qui a escaladé les échelons pour devenir l'archétype même de la pandémie, cette notion devient une contingence qui accompagne quotidiennement l'être humain.

Alimenté par l'avancée technologique et la détérioration de l'environnement, le thème de la pandémie s'est associé à l'archétype de l'apocalypse qui devient à partir du XIV<sup>ème</sup> siècle un sujet populaire, recréant ainsi une panique archaïque qui se manifeste à travers les différentes productions humaines. Les écrivains en font leur fond de commerce, c'est ce que nous appellerons : Une littérature pandémique. C'est ainsi qu'une simple maladie devient une pandémie de significations, pourrions-nous dire autrement : une pandémie sursignifiée qui compose : un imaginaire créateur, il présente l'impuissance et la terreur humaine face à un avenir incertain.

L'acceptation de la maladie évolue en même temps que les croyances et les philosophies puisque dans les sociétés traditionnelles, la maladie, perçue comme un phénomène énigmatique, suscite des interprétations qui dépassent le corps et s'inscrivent au cœur du système de croyances collectif.

Avec la naissance de la médecine moderne, la littérature se retrouve nourrie par l'imaginaire de la démesure appelé Hybris où la maladie devient synonyme de l'échec de la science face à une prolifération pathologique anormale. Dans ces œuvres, l'orgueil de l'homme est l'unique responsable, cette responsabilité prend souvent la forme d'un complot, des accidents scientifiques créent de dangereux virus et bactéries, l'impuissance de l'humanité face à leur propagation est mise en exergue.

Dans *Le Syndrome de Babel*, Serge Braun décrit un virus anticipant la covid-19. En s'inscrivant dans la littérature pandémique, il réactualise la figure de la grande faucheuse avec ses significations. Cet écrivain développe une chaîne causale complexe sur laquelle s'étale le thème de la maladie, juxtaposant ainsi le microscopique au colossal. Son œuvre s'inscrit donc dans la thématique de la pandémie, puisque Serge Braun exprime dans son œuvre l'établissement d'un contact contaminateur entre les personnages, qui composent la trame du récit schématisant ainsi l'expansion de la pandémie.

Ainsi la problématique qui stimule la réflexion de cet article est comme suit : Dans quelle mesure Serge Braun, en tant qu'écrivain, serait-il capable de concevoir une maladie fictive qui présenterait des similitudes avec la Covid-19 ? Comment l'imaginaire littéraire opère-t-il pour altérer le statut scientifique d'une maladie ? La littérature réinventerait-elle la figure de la pandémie pour en faire une intrigue autonome et originale ?

Afin de répondre à ce questionnement, nous aurons recours à l'onomastique qui centre son intérêt sur l'étude de la signification et de l'évolution des noms propres, nous utiliserons aussi l'approche historique instauré par Gustave Lanson et l'approche mythocritique de Gilbert Durand, ce qui nous permettra de comprendre le passage de la pandémie du statut historique et scientifique au statut religieux et mythique.

### **1. Aux portes de la tour de Babel**

Présumée située à Sumer, à 90 Km de la ville de Bagdad (en Iraq), vestige culturel représentant l'archétype de la ville exceptionnelle, et siège de la grandeur humaine, Babel est le portail d'un monde d'abondance, de raffinement et de distinction. Avant d'être un mythe, Babel est un site archéologique sur lequel se sont recueillis un nombre important de personnes, tous attirés par l'étrangeté et l'exotisme du lieu devenu un foisonnement de superstitions. Nous citons ici, à titre d'exemple, la parole d'un rabbin espagnol, Benjamin de Tudèle qui, après l'avoir visité en 1170, déclare : « Je me rendis à l'ancienne Babel, qui avait trente milles de circuit [...] Il y reste encore des ruines du palais Nabuchodonosor, qui sont inaccessibles parce qu'elles sont un repaire de dragons et de bêtes venimeuses » (Levy, 2013, 14). Et d'un médecin Souabe qui avait nourri les croyances de l'époque en disant que : « Les insectes (y) sont, m'a-t-on dit, plus gros que nos lézards et ont trois têtes » (Levy, 2013, 14).

La multiplicité, l'intemporalité et l'universalité des thématiques qu'aborde le mythe de Babel (confusion, migration, langue, châtiment, ville, chaos, communication, multiplicité des cultures, luxure, démesure) a fait qu'il soit l'une des plus grandes sources d'inspiration de la littérature, il stimule la créativité des écrivains par sa

richesse et sa diversité. Il a tout autant été un remarquable matériau d'étude ethnographique sur la construction de la langue, déclenchant ainsi plusieurs théories qui retracent l'humanité, on recense au moins celle de Rousseau qui y a consacré deux ouvrages en entier : *Le discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* et *L'essai sur l'origine des langues*.

Bien avant, Hérodote glorifie cette ville en prenant l'initiative de décrire son architecture, ses institutions, sa culture en plus de ses traditions. Les informations récoltées et fournies par ce dernier orienteront pratiquement toutes les reprises du mythe de Babel qui réussit toujours à éblouir l'humanité par ses 1000 portes, ses murailles, ses jardins suspendus et par l'attrait cosmopolite de sa culture. C'est pourquoi, Strabon la décrira comme l'une des sept merveilles du monde antique, il rapporte que pour aménager l'une de ses terrasses, il fallut plus de dix mille ouvriers travaillant durant deux mois. En Egypte, Ptolémée dressera une liste des rois babyloniens, cette liste sera le certificat de résidence de toutes les œuvres datant du moyen-âge et de l'époque classique.

Quand on sait, qu'au sein du site on a découvert quarante-trois temples, plusieurs autels et chapelles et que les archives récoltées à l'endroit stipulent que les fruits et les légumes des jardins suspendus étaient surtout offerts aux dieux en guise d'offrandes, nous comprenons que le mythe de Babel ne pouvait que se créer. Ses interprétations se renouvellent et diffèrent d'une époque à une autre, obéissant à la culture, aux croyances, aux religions, et aux philosophies.

Elles se sont néanmoins accordées à prendre deux positions, l'une qui considère que le récit de Babel est l'exemple parfait de la malédiction divine prônant sur l'orgueil humain, l'autre dont on cite Dostoïevski et Kafka percevant la confusion babylonienne comme étant une bénédiction qui délivre l'humanité d'une servitude et d'un pouvoir totalitaire. D'après eux, la dispersion de Babel est l'un des plus anciens exemples de la rébellion et la libération humaine. Pour certains, Babel représente : « l'ancre du démon, le territoire de la dépravation, de l'insoumission à Dieu et de l'orgueil. Ainsi, New York, dans ses excès et sa modernité violente, est nommée Babylone par les prédicateurs et les télévangélistes » (Levy, 2013, 14).

D'après les historiens, Babylone se composait de plusieurs tours, ils s'accordent à dire que celle de Babel s'appelait Borsippa, un temple qui se trouve sur son sommet, était réservé au dieu Mardouk :

Pour le dieu Mardouk, dont c'était le sanctuaire, un escalier spécial était réservé [...] Dans un temple du sommet étaient disposés un trône et un lit de repos pour le dieu. Aucun être humain n'avait le droit de gravir le grand escalier réservé exclusivement à l'usage divin (Henning, 1957, 67)

D'ailleurs, le terme Babel est dérivé du mot sumérien *babilu* qui signifie Porte du Dieu, une inscription découverte par les fouilles transcrit la parole du roi Nabuchodonosor qui déclare : « J'ai rétabli au sommet la magnifique et imposante demeure de Mardouk, mon seigneur ».

L'épisode biblique de Babel raconte aussi l'exil des juifs et leur déportation de Jérusalem à Babylone sous le règne du roi Nabuchodonosor II, ces derniers étaient effrayés et écoeurés par le cosmopolite des babyloniens considéré comme décadence. Dans son récit, Braun mentionne la présence des juifs Falachas qui :

Semblent bien préservés. Ils ont développé des anticorps neutralisants contre le virus. Ces anticorps ont probablement été générés constitutivement bien avant l'apparition du virus car on les a retrouvés chez tous les Falachas étudiés. Seul un mécanisme inné peut protéger ainsi naturellement une sous-population humaine contre un micro-organisme.<sup>1</sup>

Cette communauté qui vit en Afrique représente d'après l'écrivain, le sang pur qui résiste au virus, c'est le groupe humain choisi par Dieu sensé recréer le monde grâce à sa foi, c'est le peuple élu portant en lui l'antidote de la déchéance, il termine d'ailleurs son roman par une citation de Victor Hugo : « Tout homme est un livre où Dieu lui-même écrit » (Victor Hugo, cité dans S, B 2016, 69).

## 2. La pandémie entre discours scientifique et représentation mythique

Religieusement, dans l'ancien testament, la maladie est un fléau qui frappe tout pécheur, elle est la représentation d'une punition divine qui fustige la désobéissance et la rébellion humaine. Châtiment pour les chrétiens, la religion islamique, quant à elle considère la maladie en tant qu'un mal à bien dans la mesure où elle acquiert le statut d'un témoin rédempteur rachetant les péchés et le blasphème de l'être humain. La malade devient dans cette mesure à la fois punition et rachat religieux.

Souvent considérée comme étant le fruit du hasard, la maladie a néanmoins originellement été considérée comme un mal. En Egypte antique, on la voyait comme étant une force extérieure indépendante du corps qu'elle habite, elle était tout autant vue comme la conséquence d'un envoutement, l'œuvre du démon, ou bien d'un sortilège magique.

Publiée en 2016, l'œuvre de Serge Braun, traite la confrontation de l'homme à une maladie en prenant la forme d'un fléau. Issu du latin « flagellum » qui signifie « fouet », le fléau est défini comme étant une punition divine frappant l'humanité de plein fouet. En explorant le thème de la maladie, il privilégie en plus de la perspective scientifique, la perspective religieuse, ethnologique et historique. En faisant appel à une approche interdisciplinaire, il crée une nouvelle peste rivalisant de gravité la Covid, son monde romanesque nous met en scène une pandémie d'une menace extrême, il associe au discours littéraire qui adopte la figure de style hyperbolique et les effets rhétoriques, un discours religieux dramatique où l'humanité se retrouve sévie par un châtement divin.

En plus d'être écrivain, Serge Braun est un pharmacien, docteur en science, et c'est pour cette raison d'ailleurs que nous avons remarqué, tout au long de notre lecture, l'exactitude des processus de contamination décrits par lui. Grâce à la concision de ses explications et à la représentation réaliste des états pathologiques, cet écrivain a réussi à apprivoiser le caractère étrange de la pandémie, la transformant ainsi en une intrigue qui met en scène les angoisses, les espoirs et les questionnements existentiels des malades. Son récit est donc une intersection entre le discours scientifique et la représentation mythique.

Dans son ouvrage publié en 1986 *Anthropologie de la maladie*, François Laplantine unit le médical au littéraire en proposant huit catégories étiologiques qui classent les maladies à partir des causes de chacune d'elles. Cette classification a

---

<sup>1</sup> Braun, S. (2016). Le syndrome de Babel. Paris : Éditions du Cherche Midi, p. 69. Les citations suivantes provenant de cette œuvre seront marquées à l'aide de l'abréviation, la pagination après le signe abrégé : (S. B., 2016, p.).

permis de mieux appréhender la représentation de la maladie en littérature. Dans le Syndrome de Babel, Serge Braun a créé une maladie se répertoriant dans deux de ces modèles : Modèle exogène et un modèle soustractif. Dans la première catégorisation, la maladie se rattache à un élément externe au corps humain, qui est dans notre cas, un virus hybride résultant d'une étude qui a mal tournée. Dans la deuxième catégorisation, la maladie est accompagnée d'un manque et de l'absence de l'une des capacités cognitives, et qui est dans notre cas, la perte de la parole, l'incapacité de l'être humain à s'exprimer quitte à perdre progressivement ses facultés intellectuelles.

L'écrivain commence son récit par la description de l'atmosphère morbide régnant en temps de maladie, il cherche à peindre l'angoisse ressenti par les individus durant la propagation progressive d'une maladie. Effectivement, les premières lignes du premier chapitre Mystérieuse maladie nous insufflent un air de désorientation :

C'est un soir froid et gris. Un soir banal d'automne qui arrache les feuilles des arbres et les enterre, et où les soupirs, emportés par le vent, tourbillonnent au-dessus des toits de ce grand hôpital de province, ville dans la ville. Les lieux sont remplis de murmures, de larmes, de sourires et de peurs, et les âmes y naviguent vers l'espoir d'une vie réparée ou les rivages d'une mort plus sereine. (S, B 2016, p. 11)

La pandémie mentionnée dans le roman est décrite par l'écrivain comme une nouvelle forme de trouble de la parole qui débute à l'âge adulte. C'est, en effet, une apraxie bucco-faciale (une pathologie du développement cérébral et facial), ce qui apparaît pour les médecins très étrange dans la mesure où cette maladie est dans les temps normaux une maladie héréditaire, génétiquement transmissible et non pas infectieuse.

Prenant l'allure d'un roman documentaire et historique, Le Syndrome de Babel est une écriture fragmentaire partant du présent pour retracer les origines de la maladie. C'est en 1948, à Bethléem dans une Palestine vivant ses derniers jours sous le mandat britannique, qu'atterrissent les personnages de Braun. Certains d'entre eux sont des personnages référentiels qui ont réellement existé, tels que : L'archéologue israélien, le professeur Eleazar Sukenik, l'archevêque Mar samuel, le très connu bédouin Mohammed Edhi-Dhib, l'archéologue américain William Albright.

Le roman de Serge Braun est en réalité une uchronie, définie comme étant l'Histoire imprégnée de 'Si', c'est une réécriture à travers laquelle l'écrivain laisse son imagination vagabonder. Il reprend un événement archéologique, historique et religieux majeur datant du XXème siècle « La découverte des manuscrits de la mer morte » en y ajoutant une nouvelle perspective : Et si cette découverte était le début d'une fin ? Et si les jarres découvertes renfermaient en elles un secret qui ne devait pas être dévoilé ? Et si une pandémie allait se créer ?

En créant une intrigue centrée sur la maladie, on remarque que l'écrivain exprime sa peur en la suscitant chez le lecteur, son objectif consiste à faire naître chez le lecteur ses propres peurs vis-à-vis de l'avenir. Ses prédictions au sujet d'un virus échappant au contrôle des scientifiques vont dans les mêmes horizons que certaines rumeurs qui supposent que la Covid-19 est en réalité un virus mutant servant le bioterrorisme.

C'est dans une Palestine sous tension que nous retrouvons le personnage Paul Dumas, un chasseur de reliques qui fait rappel au professeur Eleazar Sukenik. En faisant une étude étymologique, nous avons découvert que le prénom Eleazar, dérivé de l'hébreux, signifie : « Dieu a secouru ». Dans ce récit, Paul retrouve l'un des

manuscrits, si ce n'est pas qu'il l'ait sauvé des mains malveillantes voulant le vendre ou en faire mal-usage. Il est engagé par Georges Duprez qui à 38 ans représente l'héritier d'un empire banquier, dans ce roman c'est une personne honnête qui s'approprie des manuscrits datant de 70 ans après J-C dans l'unique but de les étudier et résoudre l'énigme qu'ils renferment en eux, l'écrivain le décrit comme suit :

Duprez a l'art de concilier deux activités antithétiques, celle d'un financier avisé et vigilant le jour, et l'enthousiasme juvénile de l'archéologue amateur le soir et les jours chômés. Un point commun réunit cependant ses deux occupations : la rigueur d'un professionnel, méticuleux et soucieux de maîtriser tous les aspects de son travail (S, B, 2016, 43)

Passionné par l'étude des artefacts, ce personnage possède un repère secret dans la banque :

La salle qu'il protège est assez vaste et n'a rien de commun avec une activité bancaire. Il y a bien quelques coffres similaires aux caissons sécurisés des autres pièces, mais le mobilier qu'on y trouve tient davantage d'un laboratoire de recherche. Quelques paillasses au carrelage blanc, des armoires transparentes, des réfrigérateurs, des incubateurs reliés à des bonbonnes cylindriques, des outils de dissection, une hotte chimique raccordée à un système d'aération autonome, et une petite pièce attenante semblable à un atelier de photographe avec sa lampe rouge, ses développeurs, ses bacs de fixateur et un lavabo à large vasque. (S, B 2016, 43)

Dans le quatrième chapitre, *Journal de bord Étude épigraphique et archéologique d'un manuscrit ancien découvert en Transjordanie*, ce roman prend l'allure d'une autobiographie, la parole de l'écrivain se mêle à celle de ce personnage à travers un manuscrit qu'il rédige, dans lequel il transcrit chacune de ses découvertes. Georges Duprez consacre au déchiffrement des manuscrits déterrés, onze ans de sa vie (1948-1959). L'ironie a d'ailleurs voulu qu'il meurt au seuil de la porte de son laboratoire.

Presque cinquante ans après sa mort, son fils Julien aux côtés de sa compagne Alexandra Legrand décident de conquérir comme Alexandre le Grand le royaume de Babel. Ils reprennent le cours des recherches de Duprez, réussissent à déchiffrer le manuscrit babélien, et découvrent que le code qui y est gravé il y a des millions d'années de cela, correspond parfaitement au gène FoxP2 responsable de la parole humaine, un gène découvert seulement en 2001. Avec l'aide de l'un de ses employés John Nemrod, Alexandra décide de mener des expériences sur ce gène chez des souris, ce qui déclenchera la pandémie. Le passage suivant explique l'erreur commise par Nemrod :

Une possibilité serait que John se soit contaminé avec son virus après qu'il a muté. Il se peut aussi que son virus se soit recombinaisonné avec un virus sauvage, présent dans l'organisme de Nemrod ou dans celui de souris injectées au laboratoire. Le virus recombinaisonné serait devenu apte à se multiplier dans son organisme ou dans celui de ses souris. Autrement dit, un virus doublement chimère se serait malencontreusement formé, portant une version pathologique de FOXP2, et capable de se multiplier dans les organismes qu'il infecte. (S, B., 2016, 43)

L'écrivain bâtit sa narration sur les effets psychologiques de cette maladie : stress, déni, colère et peur. Sous l'emprise de la panique, la microsociété du roman est désorganisée, le corps du malade devient le centre de la narration. La situation décrite dans le récit ressemble à celle que nous vivons dans l'ère de la Covid-19 :

Cinq ans après la contamination initiale de Nemrod, 15 % de la population mondiale, soit plus d'un milliard de personnes, ont développé la maladie. Avant qu'on s'aperçoive du danger, le virus a eu le temps de se disséminer à la faveur des échanges entre populations. Transporté par les humains, il a voyagé avec eux de ville en ville, de contrée en contrée, de pays en pays, de continent en continent. Le temps pour les scientifiques de comprendre le phénomène initiateur, et le virus a eu le temps d'essaimer à la surface du globe. Les mesures de protection sont arrivées soit trop tard, soit se sont révélées inefficaces. Les masques en papier ou en coton ne protègent pas contre des particules si petites. (S, B., 2016, 226)

Serge Braun en arrive à prédire quelques-unes des conséquences de la Covid-19, le roman devient dans cette perspective le reflet d'une future réalité vécu par le monde en 2020 :

Les mesures individuelles sont préconisées, en apparence dérisoires mais fondamentales : lavage des mains, utilisation généralisée de masques. On tente de cibler les mesures de prévention, mais on est très vite dépassé par la globalisation de l'épidémie. Après ces nombreux mois d'évolution incontrôlée, la troisième phase pandémique est amorcée. De nouvelles mesures encore plus prohibitives sont décidées : restriction des mouvements et des réunions, contrôles aux frontières, limitation des transports, fermeture de tous les lieux publics non essentiels (restaurants, lieux de spectacle, musées...) (S, B., 2016, 230)

### 3. La figure du protagoniste et du patient zéro

Le concept du patient zéro en littérature se réfère au premier élément, personnage ou événement significatif qui est introduit dans une histoire, souvent enclenchant ainsi une série d'autres événements ou de développements narratifs. Ce terme est fréquemment employé de manière métaphorique pour désigner l'origine ou le point de départ d'une chaîne de répercussions. Il s'agit d'un élément essentiel qui dynamise le récit et influence les actions des autres personnages. L'élément déclencheur dans le roman de Braun est un patient zéro à la fois littéraire et scientifique, qui à cause de sa mauvaise manipulation provoque la propagation d'une pandémie.

Le personnage d'Alexandra Legrand représente le héros du roman, c'est aussi le médiateur du savoir médical, témoin présent dans le texte à qui on attribue le rôle de missionnaire, d'un soldat voué au sacrifice combattant la maladie. Elle incarne un modèle de l'archétype du héros et illustre des traits et des attributs universels qui captivent et suscitent l'admiration des lecteurs. C'est un détective qui mène une investigation pour retracer la provenance de la pandémie. Elle met en œuvre un plan atténuant les effets de la maladie, elle crée un vaccin capable de désamorcer le virus.

Nemrod représente la figure de l'expérimentateur fou obéissant à la démesure de son orgueil, il désigne comme Frankenstein le pouvoir de l'homme, à la fois créatif, inventif et destructeur, découle de sa faculté à imaginer autre chose, toujours plus, au point parfois de défier Dieu lui-même, voire de convoiter la place réservée au créateur.

L'écrivain le décrit comme étant un chercheur passionné dépourvu de vie personnelle, renfermée sur ses recherches, « La vie de Nemrod se résume à dix-huit heures de recherche, trois fois dix minutes de repas sur le pouce, les transports en communs, et quelques heures de sommeil. Même ses rêves sont peuplés de pipettes et de microscopes. » (S, B., 2016, 240)

C'est à travers les noms des personnages et de leurs symboliques que l'on pourra déceler les fonctions narratives et allégoriques de la maladie de Babel. Nous prenons ici comme exemple le nom de Nemrod, dérivé de la racine hébraïque Marad et de la racine arabe phonétiquement transcrite « tamarada » et qui signifie « se rebeller ». Cité dans la genèse, le nom de Nemrod renvoie à un roi considéré par les juifs comme étant le fondateur de Babylone et par conséquent l'impie individu défiant Dieu. On suppose qu'il est le descendant de Caïn, fils d'Adam, le légendaire meurtrier de son frère. Dans la religion islamique, Nemrod est décrit comme étant celui qui défia le pouvoir divin en s'attribuant les qualificatifs d'un dieu (celui qui décide de la mort et de la vie des personnes, celui qui ordonne au soleil de se lever).

L'écrivain inscrit son récit dans un cadre à la fois historique et religieux, il cite l'épisode de la genèse à travers la parole du prêtre consulté par Julien Duprez :

Le roi Nemrod avait entrepris de construire à Babel, autrement dit Babylone, une tour aussi haute que le mont Ararat où s'était échouée l'Arche de Noé, afin que les flots ne puissent en submerger le sommet en cas de nouveau Déluge. Il comptait ainsi défendre son peuple contre une seconde velléité de Dieu d'inonder la Terre. Dieu, agacé par tant d'audace, décida de confondre les hommes qui travaillaient à l'édification de la tour en multipliant leur langue. Ne se comprenant plus, les disputes et le manque de coordination firent que la tour fut construite de travers et s'effondra. Quant à Nemrod, il fut puni par là où il avait péché : la légende relate qu'un moustique s'introduisit dans son nez et lui provoqua d'insupportables migraines. Ainsi, celui qui avait osé lancer une flèche du haut de sa tour pour atteindre Dieu, fut lui-même tué par le dard de la plus faible et la plus petite des créatures. (S, B., 2016, 244)

La présence de cette analyse dans le récit prend l'allure d'une révélation qui renforce les croyances du prêtre et prouve à Julien l'existence d'une divinité, le virus devient ainsi un moustique s'introduisant dans le cerveau de Nemrod, punissant son orgueil et rééquilibrant l'ordre des choses. Le Nemrod de notre récit pense contrôler les lois de la biologie, il conçoit dans sa maison un laboratoire personnel,

Nemrod s'est construit plusieurs de ces équipements lui-même : il a ainsi détourné un cuiseur à riz pour la distillation de l'eau nécessaire à la préparation de réactifs dépourvus d'impuretés. Un incubateur destiné à maintenir ses bactéries et ses levures à bonne température a été fabriqué à partir d'un aquarium avec son thermostat et d'une boîte d'emballage en polystyrène munis d'une résistance provenant d'un coussin chauffant et d'un ventilateur. (S, B., 2016, 183)

Le syndrome de Babel est ainsi figuré comme étant une damnation divine, un fléau choisi pour punir l'arrogance humaine, Nemrod écrit dans sa lettre de suicide que cette maladie est : « Un mal qui répand la terreur, / Mal que le ciel en sa fureur/ inventa pour punir les crimes de la terre ». La figure de la pandémie exprime le malaise de l'humanité dû à un désordre religieux ou social résultant de l'orgueil de l'être humain et de sa vanité, nous avons remarqué que la croyance a étrangement été retrouvée par Julien dans l'enclos du matérialisme : Une banque.

## Conclusion

De ce dernier élément de notre réflexion, nous pouvons conclure par dire qu'en exploitant le double statut référentiel/mythique de la notion de pandémie, Serge Braun a réussi à réactiver dans sa narration les réflexes ancestraux d'impuissance, de peur et de vulnérabilité des êtres humains face à l'apocalypse. Dans son œuvre, le site

archéologique de Babel est un vestige qui au fil des pages se transforme en une malédiction congédiant les vices et l'orgueil de l'humanité.

Qu'il le veuille ou non, allant de l'historique au religieux, l'écrivain fait de son récit un enchâssement d'arguments ontologiques, les manuscrits trouvés à Palestine sont pour lui des reliques témoignant de la puissance de Dieu. Nous avons remarqué, en effet que les personnages du récit vivent un perpétuel tourment, tiraillés par leurs incertitudes vis-à-vis de l'existence de Dieu.

Suite à un échange d'Email avec l'écrivain, nous avons découvert que les religions représentent pour lui un espace de recherche, lui permettant de comprendre la philosophie du monde, nous citons sa parole : « Oui, j'ai été éduqué dans la religion. D'ailleurs presque autant sous son versant juif que chrétien. Je suis avant tout scientifique et je raisonne comme un scientifique, dans le doute permanent. Il n'en reste pas moins que la religion, toutes les religions, m'intéressent philosophiquement. »<sup>2</sup>

En insérant la pandémie dans sa trame romanesque, l'écrivain en tant que scientifique crée un code nouveau lié à la pratique médicale, son texte est la notice d'une pandémie, dont le but est avant tout de vulgariser son statut au point de rendre la science accessible au commun des lecteurs. Ce dernier nous a d'ailleurs certifié que son histoire n'est pas tout fait le fruit de son imagination.

Cette vulgarisation lui permet d'avoir une certaine autorité capable de poser les plus audacieuses questions existentielles. Les caractéristiques narratives de son récit font que la pandémie devient une figure représentant d'une part le cadre spatio-temporelle de l'œuvre et faisant, d'autre part, office d'une métaphore permettant l'analyse des sociétés humaines et de leurs réactions face à la maladie. Dans un monde chaotique, pratiquement anéanti par la pandémie, l'écrivain peint l'esquisse émotionnelle des personnages terrorisés par la mort. Entre désespoir, peur, dévouement envers Dieu, courage et combat, il recrée les comportements humains face à la fin des temps.

En créant des scènes épidémiques semblables à celles que l'on a déjà vécu, Serge Braun acquiert le statut d'un visionnaire qui en 2016 arrive à prédire la confusion résultant de l'apparition du corona virus en 2020. Vers la fin du roman, Alexandra le Grand réussit à inventer un vaccin.

Son récit est un récit où « et ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants », à se demander qu'en sera-t-il du notre ? Celui de la réalité...La Covid a-t-elle véritablement été éradiquée ?

## Bibliographies

- Braun, S. (2016). *Le syndrome de Babel*. Le Cherche Midi.
- Édimark. (2007). Être malade, toute une histoire. *La Lettre du Rhumatologue*, n° 336. Consulté le 3 avril 2025. URL : <http://www.edimark.fr/Front/frontpost/getfiles/13735.pdf>
- Gozlan, M. (2020). Pandémie : histoire d'un mot et d'un concept. *Réalités Biomédicales*. Consulté le 13 juillet 2025. URL : <https://www.lemonde.fr/blog/realitesbiomedicales/2020/03/17/pandemie-histoire-dun-mot-et-dun-concept>
- Henning, R. (1957). *Les grandes énigmes de l'histoire*. Éditions Laffont.
- Levy, J. J. (2013). L'apocalypse dans les représentations de l'épidémie du VIH/sida : du religieux au médiatique. *Revue Frontières*, vol. 25, n° 2, pp. 41-55.

---

<sup>2</sup> BRAUN, Serge, communication personnelle, le 1 novembre 2020.

Marx, W. (2020). Ce que la littérature nous apprend de l'épidémie. *Fabula : Atelier de théorie littéraire*. Consulté le 26 juin 2025. URL : [https://www.fabula.org/atelier.php?Ce\\_que\\_la\\_litterature\\_fait\\_a\\_l\\_epidemie](https://www.fabula.org/atelier.php?Ce_que_la_litterature_fait_a_l_epidemie)

Wuergler, L. (2011). Introduction à l'Ancien Testament. Université de Neuchâtel. [https://www.unine.ch/files/live/sites/alumni-ne/files/shared/documents/Prix d'Excellence/2011\\_WuerglerLena\\_Prixd'Excellence.pdf](https://www.unine.ch/files/live/sites/alumni-ne/files/shared/documents/Prix_d'Excellence/2011_WuerglerLena_Prixd'Excellence.pdf)

## PANIC IN LITERATURE: THE PANDEMIC AND ITS REPRESENTATIONS IN SERGE BRAUN'S BABEL SYNDROME

### Abstract:

Addressing the pandemic and its representations, our work is part of the perspective of a socio-historical, mythocritical and onomastic analysis. Our body of research is the Babel Syndrome of the French writer Serge Braun through which we try to demonstrate the manifestation of the dual status of the pandemic. By deciphering the etymology and the mythical use of the writer, we will dissect the narrative progression of the pandemic. Our study is also accompanied by the intervention of the writer whom we took the initiative to contact.

**Keywords:** Pandemic, mythocritic, onomastic, socio-history.

### Informations de publication

Prim  litteris

ISSN : ... / e-ISSN : ...

Vol. 00, n° 01, mars 2026

Date de soumission : 07.08.2025

Date d'acceptation : 01.10.2025

Date de publication : 16.03.2026

### Pour citer cet article :

Ghanem, Fatma Zohra. (2026). « Panique en littérature : La pandémie et ses représentations dans le syndrome de Babel de Serge Braun ». In *Primalitteris*, vol. 0, n° 1, pp. 43-52.

Attribution 4.0 International (CC BY-NC 4.0)